Biaiser
John Sutton et la conception cartésienne des « vestiges du corps »

Gabriel Alban-Zapata
ENS de Lyon – IHRIM

Philosophy and Memory Traces : Descartes to Connectionism (1998) fait partie de ces ouvrages que l'on ne classe pas facilement. S'employant habilement à brouiller les frontières traditionnellement instaurées entre l'histoire de la philosophie et les sciences cognitives, John Sutton expérimente et s'efforce de théoriser une « science cognitive historique » susceptible d'instruire une réflexion sur le sens et la valeur des procédures d'actualisation des classiques. Après une brève présentation de la démarche singulière adoptée dans cet ouvrage, j'aimerais examiner l'interprétation délibérément « anachronique » livrée, dans le troisième chapitre, au sujet de la conception cartésienne des « traces de la mémoire », de façon à en souligner les vertus et les limites.

1 Une « science cognitive historique ». Le rôle assigné à l'histoire dans *Philosophy and Memory Traces*

Philosophy and Memory Traces n'est pas – en tout cas, pas en dernière instance – un ouvrage d'histoire de la philosophie. L'interprétation des textes du passé ne constitue pas ici une fin en soi, mais elle répond à une motivation scientifique :

> Ces études sur l'histoire des théories de la mémoire sont fondées sur de nouvelles interprétations de l'ancienne neurophysiologie française et anglaise, une neurophysiologie étrange et négligée. Mais ce ne sont que des préoccupations de la fin du XX^{e} siècle et relatives à la mémoire, à la science et à la vérité, qui donnent sens à l'attention indulgente portée au « connectionisme du XVII^{e} siècle français » [*cf.* S. Diamond, « Seventeenth-Century French Connectionism : La Forge, Dilly, and Regis », *Journal of the His-*

> *tory of the Behavioral Sciences*, 5, 1969, p. 3-9], ainsi qu'aux croyances historiques bizarres à propos des relations interactives entre le sujet, le corps, l'esprit, les fluides nerveux qui accourent [1].

L'histoire pratiquée par Sutton est préoccupée par son présent. Elle prend sens à la lumière de la controverse entre connexionnisme et classicisme qui agite les sciences cognitives dans les années 1980 et 1990, et plus précisément à la lumière des discussions vives suscitées par la résurgence, en site connexionniste et pour rendre raison du stockage des informations dans la mémoire, de l'hypothèse d'une « représentation distribuée [2] ». Sutton ne retrace « un développement complexe dans les théories cognitives anciennes » que de façon à pouvoir mieux « revenir », dans un second temps, « à des problèmes contemporains parallèles [3] ».

L'auteur a conscience qu'en procédant ainsi, il se prête au « jeu » d'une « lecture rétrospective » et « anachronique [4] » qui ne va pas sans risques :

> L'usage actif de l'histoire pour apporter la culture au sein de la science, et pour saper la focalisation facile sur le présent, requiert un certain oubli, en théorie comme en pratique. J'espère que ces études contiennent assez pour qu'on excuse leurs défauts en ce qui concerne ce qu'exige l'érudition implacable de la généalogie des concepts et des théories [5].
>
> La prudence oblige les historiens à éviter de comprimer l'ancien et le nouveau et à se garder du danger de réduire un passé étranger au présent.

1. J. Sutton, *Philosophy and Memory Traces. Descartes to connectionism*, Cambridge University Press, 1998, p. 1 : « *These studies in the history of theories of memory are grounded in new interpretations of strange, neglected old French and English neurophilosophy. But only late twentieth-century worries about memory, science, and truth make sense of indulgent attention to 'seventeenth-century French connectionism' (Diamond 1969), and to bizarre historical beliefs about interactive relations between self, body, mind, and coursing nervous fluids.* » Les traductions que je propose ici constituent un simple instrument de travail. Je rétablis, entre crochets, les références complètes aux travaux mentionnés par Sutton.

2. Hypothèse que Sutton résume en expliquant que, dans le cadre d'un modèle « distribué » (plutôt que « local »), on a affaire à « un stockage superpositionnel » (*superpositional storage*) : « *memories are blended, not laid down independently once and for all, and are reconstructed rather than reproduced* » (*ibid.*, p. 2). Notons que Sutton ne prétend pas caractériser sous ses divers aspects le vaste courant de pensée communément désigné sous le nom de « connexionnisme », pas plus qu'il n'entend pas en détailler l'histoire. Le connexionnisme est ici envisagé dans une perspective précise : en tant qu'il privilégie des « modèles dynamiques » et « distribués » de mémoire qui impliquent un stockage superpositionnel (*ibid.*, p. 19-20). Pour une plus présentation plus détaillée du « connexionnisme » en question, l'auteur renvoie à divers travaux publiés entre 1986 et 1995 (les travaux de McClelland, Rumelhart, Smolensky, Clark, Churchland, Sejnowski, Bechtel, Abrahamsen, O'Brien, Collins et Hay). Pour une mise au point récente sur ce courant, *cf.* J. Garson, « Connectionism », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, < plato.stanford.edu >.

3. « *Naturalistic history [...] traces complex development in old cognitive theories before returning to parallel contemporary problems* < Th. C. Meyering, *Historical Roots of Cognitive Science*, Kluwe, Dordrecht, 1989 ; G. Hatfield, *The Natural and the Normative : Theories of Spatial Perception from Kant to Helmholtz*, MIT Press, Cambridge, 1990 > ».

4. « *Retrospective analyses of old theories on the basis of new alternatives* » (p. 3), « *my retrospective reading, on the basis of current concerns about memory* » (p. 51), « *this anachronistic reading* » (p. 23). Sur la revendication d'une démarche ludique : « *I want to temper the repugnance which swells when wise humanists encounter cognitive sciences and neuromyths, by adding a sense of history, culture, and play to my reductionist neurophilosophy* » (p. 3), « *I hope it is clear that my narrative, playing with a new myth of Descartes' 'discovery' of distributed representation, skates over a more complex past* » (n. 2, p. 55).

5. « *The active use of history in bringing culture into science and in undermining easy present-centredness requires a certain obliviousness, in theory as in practice. I hope that there is enough in these studies to excuse their shortcomings with respect to that relentless erudition which the genealogy of concepts and theories demands* » (p. 2).

> Mais j'ai ici un autre ordre du jour, dans lequel une perspective historique oblique (*a skewed historical slant*) sur un sujet déterminé, la mémoire, peut ouvrir un espace conceptuel dans les sciences modernes de l'esprit [6].

On a donc moins affaire à un ouvrage d'histoire de la philosophie qu'à une contribution relevant, en droit, de la science cognitive. Interpellé par les débats suscités par le connexionnisme de son temps, Sutton entend répondre à certaines objections qui lui sont adressées, notamment par Fodor et Pylyshyn [7].

Toutefois, la contribution scientifique de Sutton a cela d'original qu'elle consiste essentiellement en une argumentation de type historique. C'est en se plaçant sur le terrain de l'histoire que Sutton prend la défense du connexionnisme :

> Mis à part le traitement réservé à Fodor, dans la troisième partie, je ne contribue à une critique directe de la « science cognitive logiciste » qu'en montrant que la théorie de style connexionniste était autrefois commune, et qu'elle n'a été submergée que par des changements historiques contingents [8].

Sutton reprend à son compte la diagnostic fodorien d'une science cognitive « coupée, de façon pathétique, de sa propre histoire [9] ». Mais il n'entend pas se satisfaire d'un aperçu ponctuel et superficiel des vieilles théories. Il ne s'agit ici ni de décrier les « erreurs » commises par les savants du passé, ni de consacrer certaines découvertes comme prémonitoires [10]. L'histoire ne sert pas à découvrir des repoussoirs ou des précurseurs, mais à « apporter de la culture au sein de la science » et à « saper une focalisation facile sur le présent ». Son irruption dans le débat scientifique perturbe une naïveté (teintée de positivisme) commune dans le domaine des sciences cognitives. Elle permet de rappeler que les arguments scientifiques de notre époque sont parfois indissociables de suppositions qui ne sont pas entièrement fondées dans l'expérience ou en raison, mais qui doivent être mises sur le compte de contingences historiques et culturelles.

---

6. « *Safety, then, requires historians to avoid compressing old and new, wary of the dangers of reducing an alien past to the present. But I have a different agenda, in which a skewed historical slant on one topic, memory, can open conceptual space in modern sciences of mind* » (p. 51). Concernant la règle de « prudence » à laquelle les historiens sont astreints, Sutton renvoie à la critique canguilhemienne des « illusions rétrospectives » (*cf.* G. Canguilhem, *La formation du concept de réflexe aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*, PUF, Paris, 1955).

7. Selon eux, les modèles connexionnistes et les modèles classiques de l'architecture cognitive ont cela en commun qu'« ils postulent des états mentaux représentationnels », et la principale différence entre eux tient à ce que les modèles classiques s'occupent d'un « niveau de représentation » qui n'intéresse pas les connexionnistes : le « langage de la pensée », c'est-à-dire des « états représentationnels qui possèdent une structure syntaxique et sémantique combinatoire ». Ainsi, « l'architecture de l'esprit / cerveau n'est pas connexionniste au niveau cognitif », et le connexionnisme ne peut prétendre offrir qu'une explication des « structures neurales dans lesquels l'architecture cognitive classique est implémentée ». En d'autres termes, les modèles connexionnistes ne sauraient en aucun cas constituer une *alternative* aux modèles classiques (*cf.* « Connectionism and cognitive architecture : a critical analysis », *Cognition*, 28, 1988, p. 3-71).

8. « *Apart from the treatment of Fodor in part III below, I contribute to direct criticism of ' logicist cognitive science' merely by showing that connectionist-style theory was once common, submerged only by contingent historical changes* » (n. 13, p. 19).

9. *Cf.* J. Fodor, « The Modularity of Mind », *in* Z. Pylyshyn and W. Demopoulos (éds.), *Meaning and Cognitive Structure*, MIT Press, Cambridge, p. 8. Cité par J. Sutton, *op. cit.*, p. 228.

10. Ainsi, à propos de Descartes : « *I am interested neither [...] in another anti-dualist exposure of 'Descartes' error', nor [...] in identifying Descartes as exuberant neurophilosopher* » (p. 51).

Ainsi, dans les objections formulées contre les théories connexionnistes de la mémoire, Sutton discerne les symptômes d'« interrogations plus vastes relatives au sujet and au contrôle psychologique [11] ». Ces interrogations ne sont pas nouvelles. Fondamentalement, l'« acte même de théoriser la mémoire » implique « certaines notions sur les sujets dans leurs rapports aux mondes naturels et sociaux » :

> Les descriptions spatiales de l'organisation de la mémoire, fondées sur la technologie disponible d'enregistrement externe, [permettent de] se défendre contre la peur culturelle et psychologique d'une perte de contrôle. Parler de la mémoire comme de chambres, de palais ou de bourses, comme d'une bouteille ou d'un dictionnaire, comme d'un enregistreur cassette ou d'une junk box [...], c'est incorporer dans le corps et l'esprit des façons de conserver les données en sécurité, des façons de garder le contrôle sur les fluides de la mémoire [12].

Pour faire face à des présupposés millénaires dont hérite la « science cognitive logiciste », *volens nolens*, Sutton juge bon de faire place à l'histoire :

> Les théories anciennes et rejetées font sentir les contours de certains débats sur le contrôle du passé personnel qui ont préexisté à nos combats débilitants et fastidieux entre « science » et « humanisme [13] ».

L'examen des théories passées révèle des motivations externes à la rationalité scientifique mais qui surgissent insidieusement dans les débats contemporains. À travers la réticence suscitée par les modèles distribués de mémoire (notamment ceux de Descartes et de Hartley) chez les penseurs anglo-saxons (de Digby à Coleridge en passant par More, Manville, Locke ou Reid), on voit s'exprimer un souci de conjurer un « chaos fantomatique des associations [14] » :

> Des Platoniciens de Cambridge à Jerry Fodor les critiques adressées aux modèles distribués de mémoire associative sont motivées par une rhétorique contre la confusion et le mélange. Celle-ci ne procède pas seulement de préoccupations techniques relatives au mode de fonctionnement de tels modèles : elle procède également de suppositions qui ne sont relatives qu'à l'ampleur de la confusion réelle de la mémoire humaine. Faut-il privilégier un modèle de mémoire sur lequel on peut bâtir des effets de confusion largement répandus, ou bien l'ordre et l'indépendance des traces doivent-ils être considérés comme l'état ou la compétence naturels qu'il s'agit

11. « *Wider issues about the self and psychological control are also implicated in current debates* » (p. 2).

12. « *Spatial descriptions of the organisation of memory, reliant on current external recording technology, defend against cultural and psychological fear about loss of control. Talk of memory as rooms, palaces, or purses, as a bottle or a dictionary, as tape recorder or junk box [...] incorporates into body and mind ways of keeping items safe, retaining control over fluid memories. Notions about selves in relation to natural and social worlds are already implicated in theorising about memory* » (p. 13).

13. « *Old, rejected theories offer a feeling for the shape of some debates about control of the personal past which pre-date our debilitating, tedious battles between 'science' and 'humanism'* » (p. 2).

14. L'expression, employée par Coleridge, donne son titre à la troisième partie de l'ouvrage.

> d'expliquer, et d'où dérive la performance ? Quels caractères de la cognition humaine sont au juste défendus, dans les attaques contre un supposé « chaos [15] » ?

Fodor et les détracteurs des « traces » connexionnistes sont ainsi contraints d'assumer les orientations philosophiques et les choix normatifs qui sous-tendent leurs arguments, et de reconnaître une forme de parenté entre leur rhétorique et celle qui était déjà à l'oeuvre chez les néoplatoniciens du XVII^{e} siècle.

2 Sutton et les « traces » cartésiennes : les vertus d'un anachronisme

L'argumentation développée dans *Philosophy and Memory Traces* repose sur l'identification d'un isomorphisme entre les querelles suscitées aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles par la conception cartésienne des « traces de la mémoire » et les récents débats occasionnés par l'hypothèse connexionniste d'une « représentation distribuée ». Aussi la théorie cartésienne de la mémoire est-elle introduite, d'entrée de jeu, à la lumière de catégories anachroniques : « J'entreprend à la fois la description et la défense des théories de la mémoire relatées qui, des esprits animaux au connexionnisme, emploient un *stockage superpositionnel* », « Descartes a jeté les rudiments d'un modèle distribué de la mémoire, où les mémoires ne sont 'stockées' que de façon superpositionnelle [16] ».

Une telle manière de procéder, qui consiste à recouvrir les textes du passé d'un vocabulaire qui leur est étranger, peut susciter un soupçon chez un pur historien (*straight historian*) naturellement soucieux de prendre en considération les contextes de façon à ne pas « comprimer le passé et le présent ». On aurait pourtant tort de refuser par principe d'accorder du crédit aux interprétations livrées par Sutton. D'abord, celui-ci a l'honnêteté d'avertir l'historien du caractère « biaisé » de sa propre enquête : il assume le caractère « rétrospectif » et « anachronique » de sa démarche ; il a pleinement conscience de contribuer à son tour à l'élaboration d'un « nouveau mythe » – le mythe d'« une 'découverte' cartésienne de la représentation distribuée » –; enfin, il fait preuve de modestie en demandant aux « humanistes » de se montrer indulgents à l'égard des effets d'approximation nécessairement induits par un « usage actif de l'histoire [17] ». Il serait de ce point de vue fort malhonnête de se borner à énumérer les défauts interprétatifs liés à l'anachronisme.

Ensuite et surtout, il convient d'insister sur le fait qu'en dépit de ses (nécessaires) défauts, la « lecture rétrospective » de Sutton « est pour le moins située dans un corps croissant de travaux sur la philosophie naturelle de Descartes qui cherche à contrer

15. « *Rhetoric against confusion and mixture drives critics of distributed models of associative memory from the Cambridge Platonists to Jerry Fodor. It springs not only from technical concerns about how such models perform, but also from assumptions about just how confused human memory really is. Should extensive blending effects be built into our model of memory, or should order and independence among traces be taken as the natural state or competence to be explained, from which performance deviates ? What features of human cognition, exactly, are defended in attacks on alleged chaos ?* » (p. 10).

16. « *I undertake both the description and the defence of related theories of memory, from animal spirits to connectionism, which employ* superpositional storage » (p. 2), « *Descartes outlined the rudiments of a distributed model of memory, where memories are 'stored' only superpositionally* » (p. 52).

17. *Cf.* les passages cités dans les notes 4, 5 et 6.

l'obsession historiographique pour la métaphysique [18] ». Dans le sillage de Gary Hatfield, l'auteur envisage cette « obsession » comme la conséquence d'un « désir antinaturaliste et préjudiciable de divisions [établies] par principe entre philosophie et science » – désir qui « laisse peu de place pour la connaissance des connexions neurologiques dans l'histoire de la philosophie [19] ». Ainsi, s'agissant de Descartes, « l'histoire antinaturaliste néglige sa science, ou bien elle la traite seulement comme un ajout à sa philosophie première [20] ». Par anti-naturalisme, les purs historiens de la philosophie tendent à négliger les logiques internes et les équilibres des *corpus* qu'ils se proposent d'étudier (en témoignent les destins respectifs des *Méditations métaphysiques* et de *L'Homme*...). Dans un tel contexte, une « histoire naturaliste » soucieuse de mettre en parallèle les « anciennes théories cognitives » avec des « problèmes contemporains » peut espérer contribuer à certaines rectifications sur le plan interprétatif lui-même :

> L'histoire détaillée (d'une sorte peut-être plus familière dans les microétudes des historiens des sciences, ou dans le nouveau criticisme historiciste en littérature, quand dans l'histoire de la philosophie) peut prêter attention à la contradiction, à la fragmentation interne de nos traditions, aux confluences arbitraires de facteurs qui conduisent au changement conceptuel, et [elle] doit elle-même être profondément naturaliste [21].
>
> En faisant un usage actif de l'histoire pour aborder ces questions, et en offrant ainsi des analyses rétrospectives sur la base d'alternatives nouvelles [comparer avec P. Patton, « Translator's Preface » à Gilles Deleuze, *Difference and Repetition*, Columbia University Press, New York, 1994, p. 9], j'espère découvrir certains aspects du passé plus subtiles que ceux qui ne sont perceptibles à travers le regard d'un pur historien (*straight historian*) de la mémoire [22].

Et en effet, en ce qui concerne la théorie cartésienne de la mémoire, la grille de lecture anachronique adoptée par Sutton permet de mettre le doigt sur certains aspects qui avaient échappé au regard avisé des commentateurs. Armé de distinctions tranchantes (entre *stockage superpositionnel* et *stockage séparé*, *mémoire distribuée* et *mémoire*

18. « *My retrospective reading, on the basis of current concerns about memory, is none the less situated within a growing body of work on Descartes' natural philosophy which seeks to counteract historiographical obsession with metaphysics* » (p. 51).

19. « *The damaging anti-naturalist desire for principled divisions between philosophy and science < Ph. Kitcher, 'The Naturalists Return',* Philosophical Review, *101, 1992, p. 53-59 > left little room to acknowledge neurological connections in the history of philosophy* » (p. 11). Et un peu plus loin : « *I follow Gary Hatfield < 'Remaking the Science of Mind : Psychology as Natural Science', in* C. Fox, R. Porter et R. Workler (éds.), *Inventing Human Science : Eighteen-century Domains*, California University Press, Berkley et Los Angeles, 1995, p. 185-186 : « *in assuming that 'psychology' was as much a 'natural science' as any other by the seventeenth century, once we reject a false dichotomy between metaphysical conceptual work and truly scientific quantitative experiment* » (p. 24).

20. « *Anti-naturalist history either neglected Descartes' science or treated it only as an adjunct to first philosophy* » (p. 51-52).

21. « *Detailed history (of a sort perhaps more familiar in the micro studies of historians of science, or in new historicist literary criticism, than in history of philosophy) can attend to contradiction, to internal fragmentation in our traditions, to the arbitrary confluences off actors driving conceptual change, and must itself be thoroughly naturalistic* » (p. 12).

22. « *In using history actively to address these issues, offering retrospective analyses of old theories on the basis of new alternatives (compare Patton 1994 : xi), I hope to find more subtle views in the past than are perceptible with the eyes of a straight historian of memory* » (p. 15).

localisée), Sutton pose aux textes cartésiens certaines questions qui ne leur avaient jamais été posées. Et il parvient ainsi à se mettre à l'écoute de certaines singularités que l'on peut voir affleurer dans ces textes, singularités injustement négligées par une tradition exégétique qui, pendant longtemps, s'est contentée de voir dans les « traces » de la « nouvelle philosophie » la simple résurgence de l'ancien *topos* de l'empreinte du cachet sur le cire.

Particulièrement significatifs, à cet égard, sont les commentaires relatifs à l'explication de la mémoire livrée dans *L'Homme* :

> Les figures ne sont pas stockées de façon fidèle, de façon à demeurer séparément les unes des autres : elles sont simplement retenues de « sorte » à participer à la (re-)création de l'idée sur la surface de la glande. C'est là une représentation sans ressemblance, qui suggère un modèle dispositionnel : les figures ne sont « stockées » qu'implicitement, et non conservées exactement dans la même forme durant l'intervalle entre l'expérience et le souvenir. [...] Les figures qui « correspondent » aux objets absents peuvent être retenues comme des tendances ou des dispositions en vue de leur reconstruction ou ré-évocation [23].

Revenons brièvement sur le passage en question. Après avoir expliqué comment certaines figures s'impriment sur la superficie de la glande pinéale en vertu des inégalités de mouvement des esprits animaux qui en sortent (figures qui, seules, « méritent d'être prises pour les idées »), Descartes poursuit son enquête sur les étapes de la représentation sensible [24] en envisageant les modifications suscitées par l'action des esprits sur les petits filets qui composent la substance du cerveau :

> Après que les esprits qui sortent de la glande H, y ont reçu l'impression de quelque idée, ils passent de là par les tuyaux 2, 4, 6 et semblables, dans les pores ou intervalles qui sont entre les petits filets dont cette partie

23. « *Patterns are not stored faithfully, to endure separately one from another : they are just retained 'in such a way that' they playa part in the (re-)creation of the idea on the surface of the gland. This is representation without resemblance, suggesting a dispositional model : patterns are 'stored' only implicitly, not kept in exactly the same form throughout the interval between experience and remembering [...] Patterns, which 'correspond' to absent objects, can be retained as tendencies or dispositions for their reconstruction or re-evocation* » (p. 58-59).

24. Dans le *Traité de la lumière* (dont *L'Homme* constitue le dernier chapitre), cette enquête prend pour point de départ l'action de l'objet lumineux et elle suit le trajet de la lumière à travers le milieu transparent (chap. 13-14) jusqu'à la « superficie intérieure du cerveau », *via* la description de l'œil (*L'Homme*, AT XI 151-158 ; premier niveau de représentation) et *via* l'explication des fonctions sensitives du nerf (AT XI, 141-151 ; deuxième niveau de représentation). De là, le parcours se poursuit vers la superficie de la « glande pinéale » (AT XI 174-177 ; troisième niveau de représentation), et, finalement, jusqu'à la « substance du cerveau » (AT XI, 177-179 ; quatrième niveau de représentation). Les deux dernières étapes, qui permettent respectivement d'expliquer la formation des *idées* et des *traces*, et qui constituent l'apport spécifique du *Traité de la lumière* (cette partie de la physique restera dans l'ombre, dans la *Dioptrique* comme dans les *Principia*), entretiennent des relations complexes. Si l'explication des idées est *logiquement* première par rapport à celle des traces (on ne peut penser la mémoire qu'en la rapportant à une sensation passée), toutefois l'un des principaux enseignements de la psychophysiologie de *L'Homme* porte précisément sur le fait que, dans l'existence *concrète* de l'homme, les idées ne précèdent pas, absolument parlant, les traces, puisque depuis la plus tendre enfance, la causalité des traces intervient dans toute sortes d'idées qui se forment dans l'esprit – *cf. L'Homme* (AT XI, 178-179) et *Dioptrique* VI (AT VI, 137-141) sur le rôle de l'imagination ou de la mémoire dans la perception sensible ; *L'Homme* (AT XI, 184, 197-198), *Méditations* I (AT VII, 19-20) et *Passions*, art. 21 sur leur rôle dans la production de fantasmes – souvenirs fortuits, rêveries ou rêves – (AT XI, 344-345) .

> du cerveau, B, est composée ; et ils ont la force d'élargir quelque peu ces intervalles, et de plier et disposer quelque peu diversement les petits filets qu'ils rencontrent en leur chemin, selon les diverses façons dont ils se meuvent, et les diverses ouvertures des tuyaux par où ils passent : en sorte qu'ils y tracent aussi des figures, qui se rapportent à celles des objets ; non pas toutefois si aisément ni si parfaitement du premier coup, que sur la glande H, mais peu à peu et de mieux en mieux, selon que leur action est plus forte, et qu'elle dure plus longtemps, ou qu'elle est plus de fois réitérée. Ce qui est cause que ces figures ne s'effacent pas non plus si aisément, mais qu'elles s'y conservent en telle sorte, que par leur moyen les idées qui ont été autrefois sur cette glande, s'y peuvent former derechef longtemps après, sans que la présence des objets auxquelles elles se rapportent soit requise. Et c'est en quoi consiste la Mémoire.
>
> Par exemple, quand l'action de l'objet A, B, C augmentant l'ouverture des tuyaux 2, 4, 6, est cause que les esprits entrent dedans en plus grande quantité qu'ils ne feraient pas sans cela, elle est aussi cause que, passant plus outre vers N, ils ont la force de s'y former certains passages qui demeurent ouverts, encore après que l'action de l'objet A, B, C a cessé ; ou qui du moins, s'ils se referment, laissent une certaine disposition dans les petits filets dont cette partie du cerveau N est composée, par le moyen de laquelle ils peuvent beaucoup plus aisément être ouverts derechef, que s'ils ne l'avaient jamais été : ainsi que, si on passait plusieurs aiguilles, ou poinçons, au travers d'une toile, les petits trous qu'on y feraient demeureraient encore ouverts, comme vers a et vers b, après que ces aiguilles en seraient ôtées ; ou s'ils se refermaient, ils laisseraient des traces en cette toile, comme vers c et vers d, qui seraient cause qu'on les pourrait rouvrir fort aisément [25].

Dans la seconde partie de l'explication, Descartes livre à deux reprises une nuance apparemment anodine, mais dont on aurait tort de sous-estimer les enjeux – une nuance qui n'échappe pas à Sutton en vertu des préoccupations anachroniques qui sont les siennes –. Descartes commence par affirmer que certains « passages » cérébraux peuvent demeurer « ouverts » après que l'objet extérieur ait cessé d'agir sur les sens. Mais il envisage ensuite un autre cas de figure : « [...] ou qui du moins, s'ils se referment, laissent une certaine disposition dans les petits filets dont cette partie du cerveau N est composée. » La comparaison de la substance du cerveau à une toile poinçonnée permet d'insister sur ce point et de fournir, sinon une explication, du moins une comparaison permettant de se convaincre qu'on n'a pas affaire à un phénomène exceptionnel et propre au cerveau des animaux. Une fois ôtées les aiguilles, les petits trous peuvent demeurer ouverts (première éventualité), « ou s'ils se refermaient, ils laisseraient des traces en cette toile ». Le recours aux concepts de « disposition » et de « traces » sert donc à caractériser des modifications qui n'impliquent pas nécessairement la persistance de mouvements (ou d'états) déterminés, dans la mesure où ils peuvent être compris comme de simples « moyens » (ou « causes ») en vertu desquels ces mouvements (ou états) peuvent être amenés à se produire plus « aisément » la

25. Descartes, *L'Homme*, AT XI, 178-179.

deuxième fois que la première, et la troisième que la deuxième. Descartes offre ainsi une solution au problème posé par la « mémoire » telle qu'elle a été définie dans la première partie du passage cité : à savoir non comme simple rétention *continue* mais comme rétention capable d'occasionner le surgissement *discontinu* (« derechef longtemps après ») d'images qui ont quitté l'esprit pendant tout l'intervalle de temps qui sépare l'affection première de la remémoration [26].

On ne reviendra pas ici sur l'ensemble des analyses que Sutton consacre aux textes de Descartes sur la mémoire, ni sur les conclusions instructives qu'il en tire en ce qui concerne la distinction cartésienne de deux mémoires, le problème de la relation entre l'âme et le corps et (de façon surprenante) le statut des dynamiques corporelles dans le mécanisme cartésien [27]. Pour achever cette brève présentation d'un ouvrage au sujet duquel il y aurait encore beaucoup à dire, on tâchera simplement de mettre en évidence quelques-uns des « oublis » assumés par Sutton, en ce qui concerne la formation de l'idée de « traces du corps » dans la philosophie mécanique du XVII^e^ siècle. Il s'agit moins de formuler des objections qui serviraient à mettre en cause la valeur de l'interprétation proposée par Sutton, que de prolonger la discussion inaugurée avec ceux qu'il désigne comme des « purs historiens ». En révélant certains aspects importants mais négligés des textes classiques, l'étude de Sutton invite à reprendre le dossier des *vestigia corporis*, avec les outils et dans la perspective contextualiste qui sont et doivent rester [28] propres à l'histoire de la philosophie.

3 Les limites de l'interprétation anachronique. Jalons pour une enquête sur la formation du concept de *vestigia corporis* au XVII^e^ siècle

Reprendre le dossier des *vestigia corporis*, cela implique d'abord d'examiner les diverses contributions fournies à leur sujet par les philosophes mécanistes du XVII^e^ siècle. Sutton s'intéresse surtout à Descartes. Il évoque le rôle joué par Gassendi et consacre un bref appendice à la théorie malebranchiste, mais assez rapidement, c'est

26. Ce que l'on peut appeler le problème de la discrétion des remémorations. C'est, en termes lockéens, le problème de la différence entre la « contemplation » et la « mémoire », comprises comme des modes divers de la « rétention ». *Cf. Essai philosophique concernant l'entendement humain*, II, chap. 10 : « L'autre faculté de l'esprit, par laquelle il avance plus vers la connaissance des choses que par la simple perception, c'est ce que je nomme rétention : faculté par laquelle l'esprit conserve les idées simples qu'il a reçues par la sensation ou par la réflexion. Ce qui se fait de deux manières. La première, en conservant l'idée qui a été introduite dans l'esprit, actuellement présente pendant quelque temps, ce que j'appelle contemplation. L'autre voie de retenir les idées, est la puissance de rappeler, pour ainsi dire, dans l'esprit, ces idées qui, après y avoir été imprimées, avaient disparu, et avaient été entièrement éloignées de sa vue. C'est ce que nous faisons, quand nous concevons la chaleur ou la lumière, le jeune ou le doux, lorsque l'objet qui produit ces sensations est absent ; et c'est ce qu'on appelle la mémoire… » (trad. Coste, Pierre Mortier, Amsterdam, 1735, p. 103).

27. *Cf.* J. Sutton, *op. cit.*, p. 67-96.

28. Certains estiment que l'histoire fondamentale et contextualiste est inutile. Nous ne considérons pas, pour notre part, que l'actualisation anachronique constitue l'avenir irrémédiable d'une histoire soucieuse de ne pas se déconnecter des préoccupations du présent. Dans un contexte où les historiens, et particulièrement les historiens de la philosophie, sont sommés de justifier, toujours plus, leurs tâches et leurs rémunérations (pour pouvoir prétendre à des financements, il faut pouvoir faire miroiter une utilité économique ou sociale *immédiatement* tangible), il paraît essentiel de rappeler que l'histoire n'est *immédiatement* là que pour aider à comprendre le passé (faits ou textes), ce qui implique de déconstruire les illusions qui s'attachent au regard rétrospectif : mais il ne lui appartient pas nécessairement de prévoir les types d'usages dans lesquelles pourront s'inscrire ses résultats. Cela ne veut pas dire que l'histoire soit affaire d'érudition fortuite ni privée d'actualité.

de la réception critique et anglo-saxonne de la physiologie cartésienne qu'il est question (Digby, More, Manville, Locke). Il nous appartient donc d'affiner l'enquête sur l'émergence et sur la circulation de la psychophysiologie des « vestiges » dans la philosophie mécanique continentale du XVII[e] siècle en prenant en considération un *corpus* élargi [29] :

1641	Regius et J. de Raei	*Physiologia*
1642	Gassendi et Descartes	*Quintae Objectiones* et *Responsiones*
1642	Gassendi	*De apparente magnitudine*
1644	Gassendi	*Disquisition metaphysica*
1646	Regius	*Fundamenta Physices*
1649	Descartes	*Passions de l'âme*
1654	Regius	*Philosophia naturalis*
1657-1661	Descartes, Mersenne, Arnauld, etc.	*Lettres de M. Descartes*
1658	Gassendi	*Syntagmatis Philosophicis*
1661	Regius et Rouxel	*La philosophie naturelle*
1662	Descartes	*De homine*
1664	Descartes et La Forge	*L'Homme* et *Remarques*
1666	La Forge	*Traité de l'esprit*
1675	Malebranche	*De la recherche de la vérité II*
1677	Spinoza	*Ethica*
1684	Bernier	*Abrégé de la philosophie de Gassendi*

Une telle enquête est d'autant plus complexe que la chronologie des découvertes ne coïncide pas parfaitement avec celle des publications : certains textes ont été rédigés et ont circulé bien avant leur publication. C'est le cas, notamment, de *L'Homme* de Descartes, rédigé en 1632-1633 et qui circule à partir de 1641, c'est-à-dire précisément à ce moment décisif, dans l'histoire des théories de la mémoire, où en l'espace de quelques mois, Regius soutient la *Physiologie*, Descartes et Gassendi se livrent à leurs célèbres joutes métaphysiques, et ce dernier rédige la quatrième lettre *Sur la grandeur apparente du Soleil*.

En second lieu, il n'est pas inutile de prêter attention au contexte scientifique et aux sources (notamment scolastiques) de la psychophysiologie mécaniste. À ce sujet, Sutton présente brièvement la doctrine des « esprits animaux » appréhendée comme le cadre dans lequel s'inscrivent la neurophilosophie de Descartes [30], et d'autre part, il précise que l'hypothèse d'une « représentation distribuée » fut développée d'abord, et

29. Nous suivons l'ordre de la chronologie des principales contributions publiques où il est explicitement question de « traces » ou « vestiges » des corps humains ou animaux.

30. *Cf.* J. Sutton, *op. cit.*, chap. 2, p. 25-50.

jusqu'à Descartes, dans le contexte de l'*ars memoriae*. Il reviendrait ainsi à Descartes d'avoir arrachée l'hypothèse du stockage superpositionnel de l'ancienne (et étrange) mnémotechnique qui l'aurait initialement vu naître [31].

La prise en considération d'un témoignage important – le *Traité de l'esprit et de ses fonctions* de Pierre Chanet (1649 [32]) – oblige cependant à nuancer le tableau. Dans cet ouvrage de psychologie naturelle, Chanet prétend défendre les opinions communes dans les Écoles, et réfuter les arguments avancés par ceux qui ont eu l'audace de les nier. Dans chaque partie, le médecin français propose un panorama des différentes disputes en cours entre les doctes et il expose, pour chacune d'entre elles, les différentes hypothèses en présence avant de défendre celle qui lui paraît la plus plausible. La lecture des disputes sur la mémoire (livre II) est fort instructive. On découvre ici tout un ensemble de discussions qui mettent en jeu l'alternative entre une mémoire « localisée » et une mémoire « distribuée ». Chanet se fait le pourfendeur de la représentation distribuée : les « espèces » des objets extérieures sont emmagasinées au fond du cerveau, dans un organe distinct de celui qui assure les fonctions de la sensibilité ; cet organe (le cervelet) se caractérise par une dureté et une sécheresse qui le rendent propre à assurer une rétention durable ; les « espèces de la mémoire » s'y longent les unes à côté des autres, par lieux communs et sans se superposer ; enfin, la remémoration (que Chanet rebaptise « réminiscence » dans un sens élargi par rapport à l'acception aristotélicienne du terme, et de façon à insister sur le fait qu'elle diffère de la mémoire) n'implique pas une nouvelle formation de l'image, mais simplement la « propagation » de l'espèce emmagasinée d'un organe (la mémoire) à l'autre (l'imagination douée de sensibilité).

Chez Chanet (comme chez les auteurs anglo-saxons de la seconde moitié du XVII^{e} siècle), le refus d'une mémoire dynamique et distribuée prend sens à la lumière de ce que Sutton appelle « la peur psychologique et culturelle d'une perte de contrôle ». Le souci de conjurer l'oubli est patent tout au long du livre de Chanet sur la mémoire, et il s'exprime assez nettement à travers les objections que Chanet adresse aux modèles dynamiques et distribués. Selon lui, de telles théories ne peuvent expliquer que la confusion et l'oubli, mais elles sont incapables de rendre raison des performances de la mémoire humaine (sa distinction, sa longévité, etc.). Mais dans un contexte où *L'Homme* de Descartes n'est pas encore publié, et alors que Gassendi n'a exposé ses vues sur les « traces » que dans ses *Lettres* de 1642 (dans lesquelles il s'étend moins sur la question qu'il ne devait le faire dans son grand *Traité de philosophie*), Chanet ne fait pas grand-cas des hypothèses mécanistes sur la mémoire. Celles-ci sont envi-

31. « *Descartes was not the origin of such a model : the key questions about interference and mixture in memory which these models bring up were discussed in the long traditions of the memory arts < cf. J. Sutton, 'Body, Mind, and Order : Local Memory and the Control of Mental Representations in Medieval and Renaissance Sciences of Self', in* A. Corones et G. Freeland (éds.), *1543 and All That : World and Image in the Proto-scientific Revolution*, Kluwer, Dordrecht, 1997 *>. But Descartes was hostile to the cognitive technology of place-memory systems [. . .] rejecting humanist schemes for the classification and rearrangement of already existing knowledge* » (p. 52). Sur l'*ars memoriae*, son histoire et sa réception cartésienne, voir les ouvrages canoniques de F. A. Yates (*L'art de la mémoire*, trad. D. Arasse, Gallimard, Paris, 1975) et de P. Rossi (*Clavis universalis : arts de la mémoire, logique combinatoire et langue universelle de Lulle à Leibniz*, trad. P. Vighetti, J. Millon, Grenoble, 1993).

32. P. Chanet, *Traité de l'esprit, de ses connaissances et de ses fonctions*, J. Camusat, Paris, 1649. Louis de La Forge prêtera la plus grande attention à cet ouvrage dans son *Traité de l'esprit. . . et de son union avec le corps* de 1666.

sagées et réfutées de façon ponctuelle, à l'occasion de la dispute qui porte sur le fait de savoir si ce sont « les seules figures des objets » qui « s'impriment au cerveau » et « sont retenues dans la mémoire » : Chanet explique pourquoi il n'approuve pas l'opinion de ces « modernes » qui préfèrent comparer les « espèces de la mémoire » à des « plis » plutôt que (comme c'est d'usage), à des « empreintes [33] ». Le lecteur peut ainsi prendre acte de ce que les mécanistes du XVII[e] siècle n'ont pas été les premiers, s'agissant de la mémoire, à tenter d'élaborer des alternatives au bon sens localisationniste. Avant Descartes et Gassendi, il y avait déjà les hypothèses hétérodoxes de certains psychologues de la fin du XVI[e] siècle (Huarte et Campanella [34]). Et même, auparavant et sous une forme encore compatible avec les cadres scolastiques, il y avait les mésaventures de Fracastor sur la mémoire. Manifestement soucieux de rendre aux Écoles ce qui leur revient de droit [35], Chanet jalonne son livre sur la mémoire de réfutations précises des thèses avancées dans le *Turrius sive de intellectu* de Fracastor [36]. On apprend à cette occasion que « la rétention des espèces de la mémoire ne se fait pas dans les esprits [37] » ; qu'il n'y a pas seulement « huit ou dix espèces » dans la mémoire (desquelles seraient composées, par « assemblage » ou « modification » toutes nos diverses pensées), mais un très grand nombre (une espèce distincte pour chaque pensée [38]) ; que « les images ne se pénètrent pas, et ne sont pas toutes en un même point de la mémoire » et qu'on ne peut pas les concevoir comme « inégalement actuées [39] » ; et finalement que ce qui fait qu'« une Espèce se fortifie par diverses connaissances », ce n'est pas seulement que « par ce moyen elle se joint à diverses circonstances, qui nous font ressouvenir de cette Espèce [40] ». Ainsi, le témoignage fourni

33. *Cf. ibid.*, II, chap. 7, p. 145-151.

34. *Cf.* J. Huarte de San Juan, *Examen de les ingenios para las sciencias*, Juan Bautista de Montoya, Baeza, 1575 (réédité à plusieurs reprises et traduit dans différentes langues) ; Th. F. Campanella, *Philosophia, sensibus demonstrata*, apud Horatium Saluianum, 1591 ; *De sensu rerum et magia*, G. Tampach, Frankfurt, 1620. Pour un examen critique des thèses de Huarte et de Campanella sur la mémoire, *cf.* Chanet, *op. cit.*, II, chap. 5, p. 129-133, chap. 8, p. 157-159.

35. Même – ou surtout – lorsqu'il s'agit d'une erreur : pour montrer, d'abord, que les soi-disant « modernes » n'innovent pas tant qu'ils ne le prétendent (la stratégie argumentative est commune chez les pourfendeurs de la « nouvelle philosophie ») ; ensuite, de façon à attirer l'attention des Doctes sur les germes nocifs (tendanciellement *mécanistes*) contenus dans certains aspects de l'enseignement délivré dans les Écoles.

36. Second volet d'une trilogie de dialogues, et rédigé vers 1530 (un siècle avant *L'Homme* de Descartes), cet ouvrage a été publié dans les *Hieronymi Fracastorii Veronensis Opera omnia*, apud Iuntas, Venitiis, 1555 (rééditées en 1584). Sur la psychologie de Fracastor, *cf.* L. Liccioli, « Organi della conoscenza e operazioni della mente nel dialogo Turrius sive de intellectione », *in* A. Pastore et E. Peruzzi, *Girolamo Fracastoro fra medicina, filosofia et scienze della natura*, L. S. Olschki, Firenze, 2006, p. 193-216. Voir aussi les récentes éditions critiques du dialogue : *Turrius oder über das Erkennen*, éd. M. Boenke, W. Fink, Paderborn, 2006 ; *Della torre ovvero* l'intellezione, éd. A. Li Vigni, Mimesis, Milano, 2009. L'importance que Chanet accorde au *Turrius* est annoncée dès l'ouverture du du *Traité de l'esprit* ; on y apprend que, de tous les psychologues du passé, Fracastor est celui qui a su porter la science psychologique le plus loin : « < Les Interprètes d'Aristote > eussent mieux fait de rechercher en eux-mêmes quelles sont les Fonctions de l'Esprit de l'homme, et de faire une Théorie des facultés de leur âme, sur le modèle qu'elle leur en proposait par ses actions. Ce n'est pas que quelques-uns ne s'y soient hasardés, avec un succès que j'ai toujours estimé digne de beaucoup de louange. Fracastor s'y est, à mon avis, signalé par dessus tous les autres : Et si, par malheur, il ne se fût point trop attaché à certaines maximes, qui sont aussi éloignées de la vérité que de l'opinion commune, il nous eût laissé fort peu de chose à faire » (*op. cit.*, « Avertissement », n. p.). On apprendra, au début du livre II, que c'est précisément sur le terrain de la mémoire que Fracastor a péché : « Encore que Fracastor ait merveilleusement bien traité de la connaissance, il n'a pas laissé de rencontrer fort mal en quelques endroits, surtout en ceux où il parle de la conservation des Espèces dans la Mémoire » (*ibid.*, II, chap. 3, p. 104).

37. Chanet, *op. cit.*, II, chap. 3, p. 114-121.

38. *Ibid.*, II, chap. 8, p. 152-157.

39. *Ibid.*, II, chap. 9, p. 159-169.

40. *Ibid.*, II, chap. 12, p. 185-188.

par le livre de Chanet sur la mémoire invite à prêter attention à tout un ensemble de disputes scolastiques sur la mémoire. Du *Turrius* de Fracastor au *Traité de l'esprit* de Chanet et dans un domaine qui n'est pas celui de la mnémotechnie mais bien celui de la psychologie naturelle, celles-ci mettent déjà à l'épreuve des modèles théoriques susceptibles d'être rétrospectivement décrits comme « dynamiques » et « distribués ».

Qu'il ne soit jamais question de « traces » (ou de « vestiges ») dans le *Traité de l'esprit* de Chanet peut nous conduire à une troisième et dernière série de remarques. Ce qui caractérise l'interprétation anachronique pratiquée par Sutton, c'est qu'elle doit laisser peu de place à l'enquête sur les mots (leurs circulations, leurs traductions et en un mot leurs histoires). Dans *Philosophy and Memory Traces*, l'usage classique de la notion de « trace » fait immédiatement sens à la lumière d'emplois postérieurs (modernes ou contemporains) ; il ne constitue pas lui-même un objet de questionnement historique. Pourtant, la notion de « trace » n'intervient pas, chez les psychophysiologistes du XVI^e^ et du début du XVII^e^ siècles, de façon aussi systématique qu'elle ne le fera ultérieurement dans le contexte de la philosophie mécanique. Souvent absentes des textes psychophysiologiques, les « traces » (*vestigia*) y surgissent parfois de façon ponctuelle, comme c'est le cas dans un passage où Fernel, dans le sillage de Lucrèce, envisage les effets produits par certains « vestiges des simulacres » au chapitre des rêves [41]. Mais s'agissant des propriétés physiologiques de la mémoire, le terme de « trace » ne s'impose pas comme une évidence à l'époque où Descartes écrit *L'Homme*. On parle fréquemment d'« espèces », d'« images », de « spectres » ou de « simulacres », parfois aussi d'« impressions » ou d'« empreintes », de « caractères » ou de « types ». Et lors même que la notion de « trace » prend explicitement place au sein de cette vaste constellation, son statut n'est pas toujours clair et il peut paraître difficile d'en cerner les contours [42].

Parler de « traces » peut aujourd'hui sembler relever de l'évidence, dans le cadre de l'hypothèse d'une représentation distribuée. Pourtant, s'il est vrai que la science psychologique n'a pas attendu Descartes et Gassendi pour explorer des modèles dynamiques et distribués, il est également vrai que le recours à la notion de « traces » ne s'est pas immédiatement imposé dans un tel contexte. Fracastor, par exemple, formule une distinction importante entre différents degrés d'actualisation des « espèces » ou « images » de la mémoire ; mais il n'introduit pas à cette occasion la notion de *vestigium*, et il ne formule pas de distinction nette entre *vestige* et *image*. Au

41. *Cf.* Fernel, *Les VII livres de la Physiologie*, V, chap. 8, trad. Ch. de Saint-Germain, Jean Guignard, Paris, 1655, p. 437 : « La faculté de la phantaisie est mue & provoquée par la motion & l'impulsion des images objectées, & ce principalement pendant la nuit, et en dormant, pendant lequel temps les sens étant abattus & étant comme en vacance de leurs actions & fonctions, les moindres & les plus petits vestiges des espèces & des images (*simulachrorum vestigia*) viennent & accourent en abondance par le moyen de la faculté imaginative ou de la phantaisie, lesquels pendant les veilles, les sens étant détenus par des différents ouvrages, & l'esprit étant accable de vives pensées, sont offusquées & supprimés » (texte latin *in Io. Fernelii Ambiani, Medicina*, I, V, chap. 8, apud Caesarem Farinam, Lugduni, 1564, p. 184).

42. Ici encore, la *Physiologie* de Fernel fournit un témoignage instructif. Dans la version latine, il est question d'*impressiones & vestigia sensuum* (« impressions et traces des sens ») « reçues » et « retenues » par la « faculté conservatrice », c'est-à-dire la « mémoire » (*Medecina* I, V, chap. 8, *op. cit.*, p. 182). Mais Fernel n'emploie plus la notion de *vestigium* par la suite ; et l'examen de l'ensemble la section consacrée aux sens internes révèle un usage assez lâche des termes *imago*, *impressio*, *simulachrum*, *spectrum* et *vestigium* (*ibid.*, chap. 8-10, p. 181-195). Par ailleurs, la grande liberté prise par St-Germain, l'auteur de la traduction française de 1655, ne fait qu'ajouter de la confusion au tableau : le terme latin *vestigium* est ici successivement traduit par *image*, *forme* et *vestige* (*cf. Physiologie*, *op. cit.*, p. 428-456).

contraire, lorsque la gassendisme, soucieux de verser son vin nouveau dans de vieilles outres, ressuscite la distinction scolastique entre « espèces expresses » et « espèces impresses » du cerveau, c'est pour insister sur le fait que seules les expresses doivent *à proprement parler* être tenues pour des « espèces » (c'est-à-dire des « images » ou des « simulacres »). Les « impresses », pour leur part, ne peuvent qu'*improprement* être désignées comme telles : en tant que simples « causes » ou « occasions » de l'image, elles doivent plutôt être nommées « vestiges [43] ». On peut alors s'interroger sur les enjeux liés à la *spécification* et à la *systématisation* de l'usage de ce terme chez les psychophysiologistes du XVII^e^ siècle. Cela implique de prendre en compte certaines connotations philosophiques dont le terme était chargé aux yeux d'un lettré du XVII^e^ siècle (toute une saveur que plusieurs siècles de neurosciences des « traces de la mémoire » ont contribué à nous faire oublier).

Dans une telle perspective, deux principaux horizons méritent de retenir notre attention. D'une part, dans un contexte théologique, la distinction entre « image » et « vestige » élaborée par la Scolastique médiévale. Tous les effets, explique Thomas, ressemblent à leurs cause, mais il y a deux manières très différentes pour un effet de ressembler à sa cause : le mode parfait de l'*imago* qui atteint la différence spécifique (le feu qui engendre un feu à son image) et le mode imparfait des *vestigia* qui indiquent le passage d'une chose sans exhiber la forme spécifique de la chose passée par là (la fumée et les cendres comme traces du feu [44]). De cette manière, la Scolastique parvient à concilier le principe d'une nécessaire similitude à l'œuvre dans la relation causale (tous les effets « ressemblent » à leur cause) avec ce qui est révélé dans la Bible (l'homme seul a été créé « à l'image de » Dieu). Ensuite, il nous faut prendre en considération l'application (ancienne) du paradigme de la chasse aux phénomènes mentaux. Chez Lucrèce, puis dans la tradition rhétorique, celui qui cherche des souvenirs ou des idées est comparé à un chien qui, en flairant le *vestigium* de sa proie, trouve de quoi s'élancer sur sa piste [45]. La notion de « traces » sert ici à conceptualiser une méthode d'« invention » : une *investigation*, au sens littéral du terme.

Tout cela peut paraître assez éloigné des préoccupations dignes des sciences du cerveau et de l'esprit. Mais aux yeux d'un lecteur du XVII^e^ siècle habitué au vocabulaire de la théologie des Écoles, il devait paraître significatif qu'il soit question de la différence

43. *Cf.* F. Bernier, *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, t. VI, livre III, chap. 2, chez Anisson, Posuel & Rigaud, Lyon, 1984, p. 200-208.

44. Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, I, Q. 93, art. 6. Sur les enjeux liés à la distinction entre *vestigium* et *imago* dans la philosophie et la théologie thomiste, *cf.* F. X. Putallaz, *Le sens de la réflexion chez Thomas d'Aquin*, Vrin, Paris, 1991, p. 261-263. Sur les mutations esthétiques induites par les théories scolastiques de la trace, *cf.* G. Didi-Huberman, *Fra Angelico : dissemblance et figuration*, Flammarion, Paris, 1990.

45. *Cf.* Lucrèce, *De la nature des choses* I, 403-409 : « À force d'argument, je pourrais emporter ta confiance. / Mais à un esprit subtil ces petites traces (*haec vestigia parva*) suffisent. / Ils te permettront de connaître par toi-même le reste. / De même que les chiens découvrent (*inveniunt*) par leur flair / le gîte caché sous les feuilles d'une bêtes des montagnes, / dès qu'ils ont repéré (*institerunt*) des traces sûres de sa piste (*certa vestigia viai*), / de même pourras-tu poursuivre seul la recherche / et te glisser (*insinuare*) dans tous les repaires aveugles / pour en faire sortir au jour la vérité » (trad. José Kany-Turpin, modifiée, Flammarion, Paris, 1997, p. 74-75). Voir aussi Quintilien, *Institution oratoire*, XI, chap. 2 : « Rien n'aide tant < la mémoire >, que d'apprendre sur les tablettes mêmes où l'on a écrit ; car, tout en récitant, il semble qu'on lise : on suit, pour ainsi dire, la mémoire à la trace (*sequitur enim vestigiis quibusdam memoriam*) ; on a, en quelque sorte, sous les yeux (*velut oculis intuetur*), non seulement les pages, mais presque les lignes » (Quintilien et Pline le Jeune, *Œuvres complètes*, Firmin Didot Frères Fils & C^ie^ Libraires, Paris, 1885, p. 418-419).

entre des « idées » (comprise comme « formes ou images immédiatement considérées par l'âme raisonnable ») et des « traces » (capables d'occasionner la formation des idée en l'absence de leurs objets) au terme d'un traité ancré dans une critique radicale de l'hypothèse d'une « ressemblance » à l'œuvre dans la perception sensible [46]. D'autre part, s'agissant de l'emploi de la notion de « trace » dans le sillage du paradigme de la chasse et d'une réflexion sur l'invention, il convient de noter que c'est là un usage que l'on retrouve chez les philosophes mécanistes du XVII[e] siècle. Dans le cadre de la méthode ou de la « partie logique » de la philosophie, d'abord : les *Regulae ad directionem ingenii* de Descartes et les *Insitutiones logicae* de Gassendi sont traversées par une parenté peu aperçue du vestige et de l'investigation, qui alimente une réflexion sur les ressources de la recherche [47]. Mais également dans le cadre de la psychologie naturelle elle-même, comme c'est le cas chez Hobbes [48] : la comparaison de l'esprit humain aux chiens (qui) « traquent la bête à l'odeur en suivant leurs traces » permet de définir la « sagacité » et, dans la foulée, la « réminiscence [49] ». Se trouve mise en jeu une parenté inactuelle, mais historiquement significative, entre la neurophysiologie classique des « traces » et une logique de l'investigation.

Conclusion : la « perspective historique oblique » adoptée par Sutton

Sutton adopte un point de vue, une perspective historique (*historical slant*) sur un sujet donné (la mémoire) de façon à « ouvrir un espace conceptuel » dans les sciences cognitives de son temps. Il est ainsi conduit à revenir sur l'histoire des théories de la mémoire. Non certes qu'il soit nécessaire ou même utile, selon lui, de l'examiner *frontalement*. Le regard sur l'objet historique est délibérément *biaisé* (*skewed*) : c'est un regard qui suit une oblique. Ne pas regarder l'histoire en face mais de travers, ne pas choisir le chemin le plus court mais privilégier un angle d'attaque spécifique qui implique certaines défigurations dans la représentation : c'est seulement sous ces conditions que la lecture des textes classiques peut prétendre jouer un rôle actif dans les sciences cognitives.

46. Descartes, *Traité de la lumière*, chap. 1 (pour la deconstruction de la similitude scolastique, et la position du problème) et *L'Homme* (AT XI, 177-179) pour la reformulation, sur le terrain de la physique, de la traditionnelle distinction entre traces et images.

47. *Cf.* Descartes, *Regulae ad directionem ingenii*, II (AT X, 364), IV (AT X 371 et 376-378) ; Gassendi, *Institutionis logicae*, IV, canons 1-3, *in Opera omnia*, t. I, Laurentii Anisson & Ioan Bap. Devenet, Lugduni, 1658, p. 120-122. S'agissant de Descartes, notons toutefois que l'usage du lexique de la trace et de l'investigation sur le terrain de la méthode est un trait propre aux *Regulae* – et qu'on ne retrouve ni dans le *Discours de la méthode*, ni dans la *Recherche de la vérité par la lumière naturelle*.

48. Hobbes qui (contrairement à Descartes et Gassendi) a la prudence de ne pas élaborer une physiologie imaginaire des traces, et qui ne recourt pas à la distinction entre trace et image pour rendre raison de la discrétion de nos souvenirs. *Cf. Elements of Law* I, chap. 3 et *Léviathan* I, chap. 2, particulièrement dans la version latine (1668) : « La cause pour laquelle le phantasme s'appauvrit lorsque l'objet est ôté n'est pas quelque faiblesse du mouvement qui a été produit dans l'acte de sentir, mais l'accaparement des organes par d'autres objets, de même que l'éclat du soleil offusque par se prédominance la lumière des étoiles : celles-ci pourtant n'exercent pas moins pendant le jour que pendant la nuit la vertu qui les rend visibles, mais parce que, parmi les chocs nombreux et variés que les yeux, les oreilles et les organes des autres sens reçoivent, pendant le jour, des agents extérieurs, seul est sensible le choc prédominant, la lumière du soleil est cause, par sa prédominance, que nous soyons moins affectés par l'action des étoiles. Et une fois l'objet ôté, bien que demeure l'impression qui avait été faite, l'imagination du passé néanmoins s'appauvrit et s'obscurcit à mesure que les objets se succèdent et exercent leur action, comme la voix d'un homme dans la rumeur du jour » (trad. F. Tricaud, Vrin, Paris, 2004, p. 20).

49. Hobbes, *Éléments de la loi naturelle et politique*, I, chap. 4, trad. D. Weber, Librairie générale française, 2003, p. 98-99.

Tout regard rétrospectif comporte sa part d'oubli et une certaine tendance à biaiser la représentation du passé : Sutton le sait bien et il ne s'en cache pas. Mais toutes les défigurations ne se valent pas. Il en est certaines, inavouées, qui n'apportent rien ou pas grand-chose à l'intelligibilité des textes passés. Les « oublis » de *Philosophy and Memory Traces* sont d'un autre ordre : conscients et volontaires, ils conditionnent un « usage actif de l'histoire » en même temps qu'ils permettent de révéler des évènements auxquels les « purs » historiens étaient restés aveugles.

Il ne faudrait pourtant pas en conclure qu'il faut se satisfaire des oublis induits par l'anachronisme. Entre l'adoption d'une « perspective oblique » et l'injuste convocation de celle-ci devant le tribunal d'une « pure » histoire, il demeure un espace praticable : celui qui consiste à prendre acte des effets de vérité rendus possible par l'anachronisme, et à poursuivre l'enquête, en prêtant aux contextes et à l'usage des mots toute l'attention qu'ils requièrent.